

ARMAN GURDIKYAN

L'APPETIT DU SINGE

Une intégration exemplaire

par

MURIEL MAGNIN

A ma famille

Sète, juillet 2009. A la retraite depuis deux ans, j'ai enfin décidé de quitter la région parisienne pour m'installer au soleil et près de la mer. La Méditerranée a bercé mon enfance, elle illuminera ma vieillesse. Dans mon petit appartement de la Corniche, à deux pas de la plage, s'éveille en moi une autre grève, en Asie ; je mesure le chemin parcouru de l'une à l'autre... Arménien né en Turquie, je vis en France depuis plus de quarante ans. J'ai le sentiment d'avoir vécu une vie riche, multiculturelle, pleine de rencontres et d'enseignements. Cette expérience singulière, mais aussi tout ce que je suis le dernier à connaître de notre famille, il est temps de le transmettre à mes enfants et aux enfants de mes enfants.

A soixante-deux ans, j'entreprends donc de le fixer par écrit. Ce livre se veut un hommage à ceux qui ne sont plus, et un message à tous les autres.

Chapitre I - Né Arménien en Turquie

Une famille arménienne

Il est des villes dont le seul nom évoque une longue histoire, un passé prestigieux qui hantent encore chacune de ses rues. Istanbul est de celles-ci. Tant de cultures s'y sont succédé et y survivent encore. Les quartiers juif, grec et arménien, coexistaient tant bien que mal au sein de la population turque. C'est dans cette effervescence de langues et de cultures qui se croisaient sans cesse, sur cet isthme jeté comme un pont entre deux continents, que je vins au monde, le 7 novembre 1947, à l'hôpital d'Usküdar de Kadiköy, à Istanbul.

Ma famille habitait dans le quartier arménien de Moda, au premier étage d'un immeuble dont mes grands-parents maternels occupaient le rez-de-chaussée, car ma grand'mère, Kinar Terdek, n'avait jamais consenti à s'éloigner de Virginie, sa fille unique, même après son mariage ; elle ne supportait pas non plus de la voir s'user les mains aux travaux ménagers, aussi faisait-elle tout chez nous : le ménage, la cuisine, les courses ; le matin, c'était elle qui allait acheter les beureks, sorte de pâte feuilletée fourrée au fromage, à la viande ou aux épinards, pour le petit déjeuner. On l'adorait tous : mon père, à qui ma mère pouvait se consacrer pleinement, et nous, ses petits-fils ; nous étions trois frères ; j'étais l'aîné, et tous les trois ans j'avais vu arriver un cadet : Serge d'abord, puis Valéry, baptisé ainsi en mémoire d'un oncle paternel. Valéry était né avec un handicap mental : ma grand-mère l'éleva avec une patience et un amour que je n'oublierai jamais. Pour le pire ou le meilleur, l'arrivée de cet enfant handicapé allait changer notre vie à tous : c'est pour lui que plus

tard je me résolus à émigrer en France, et toute ma famille après moi.

Mes grands-parents paternels étaient des Arméniens de confession grégorienne. Ma grand-mère Victoria avait vu le jour à Istanbul, dans le quartier de Topkapi, et mon grand-père, Avedis Gurdikyan, dans la ville de Bursa. Menuisier, il avait transmis son métier à son fils. Cependant il devait mal gagner sa vie car je me souviens que, quand j'étais petit, il venait chaque semaine demander de l'argent à mon père ; mon père, c'était sa Caisse d'Allocations Familiales, sa rente, sa retraite. Quand il exagérait trop, ma mère, en entendant le coup de sonnette, regardait par la fenêtre :

- C'est ton père, qu'est-ce que je fais ?

- Dis-lui que je ne suis pas là.

Ainsi mon père, en tant que fils aîné, aida longtemps ses parents et ses cadets Valéry, Garbis, Hermine et Marie. Devenu chef de la famille après le décès de mon grand-père, il mit un point d'honneur à s'acquitter au mieux de cette responsabilité. Ainsi, il ne voulut consentir au mariage de Marie, la benjamine, à peine plus âgée que moi, qu'après avoir rencontré son fiancé incognito : il vint s'asseoir juste en face d'eux dans un bus pour observer le comportement naturel du jeune homme ; ce n'est qu'après cet examen concluant qu'il donna sa bénédiction et que le mariage put se faire.

Enfant, je n'ai cependant guère fréquenté ma famille paternelle : ma mère ne l'aimait pas, et c'était réciproque. Prévenus contre elle, mes frères et moi allions rarement rendre visite à nos grands-parents. D'ailleurs, ils habitaient un peu loin de chez nous, dans un autre quartier.

Mon père était souvent absent, car il travaillait beaucoup. Dans sa menuiserie d'Istanbul, il employait une dizaine d'ouvriers, en majorité des Turcs, qui le respectaient comme un second père. Il dessinait des maisons qu'il livrait clés en main et dont il confiait la réalisation à mon oncle Garbis, pour tout ce qui touchait à la

plomberie et aux conduits de cheminée, et aux différents corps de métiers pour le reste ; lui se réservait l'aménagement intérieur. Il avait des chantiers dans différentes villes de Turquie, et sans doute aussi des problèmes pour se faire payer, car il ne sortait jamais sans une arme - il n'avait pas que des amis. Lorsque ma famille prendra le train pour me rejoindre en France définitivement, ma grand'mère jettera le pistolet de mon père dans la mer. Symboliquement, un nouveau type de vie pouvait commencer.

Mon père nous aimait beaucoup mais ne le montrait jamais, et j'ai agi de même avec mes enfants. Tous les samedis soirs il nous amenait au Koço, un restaurant de Moda qui faisait face à la mer de Marmara. C'était un restaurant grec ; à cette époque-là les Grecs tenaient la plupart des restaurants à Istanbul, surtout dans le quartier aisé du Bosphore. Mon père aimait beaucoup l'alcool : il buvait à lui seul une bouteille de soixante-dix centilitres de raki, l'eau de vie locale au goût d'anis, devant une table couverte de mezzés, ces assortiments de hors-d'œuvre variés qui flattent à la fois la vue et le goût. Il me faisait goûter du raki de temps en temps, (je le trouvais fort : quarante-cinq degrés), m'initiant ainsi, moi, son fils chéri, à l'alcool, apanage des mâles dans cette société traditionnelle. Bien tenir l'alcool était sujet de fierté pour un homme, toute une culture avec des recettes transmises de père en fils, comme celle qui consiste à avaler une grande cuillère d'huile d'olive avant de se mettre à boire, afin de retarder les effets de l'ivresse.

A minuit le restaurant devait fermer, mais le patron avait beau venir deux ou trois fois pour lui demander de partir, mon père refusait, il voulait d'abord finir son raki, et rien ne pouvait le faire bouger, sauf la police, finalement appelée en renfort ; sans son intervention, mon père ne partait pas. Sous mon regard d'enfant, cette scène cent fois rejouée où mon père avait le rôle du héros, de l'homme sûr de lui qui imposait sa volonté aux autres, me remplissait d'admiration pour lui : c'est pourquoi toute ma vie

j'ai tant voulu lui ressembler. A plus de soixante ans, je tente encore de l'imiter.

Près de lui ma mère était une femme soumise. Elle appartenait à l'une de ces familles arméniennes d'Ankara qui s'étaient converties au catholicisme, au moment du génocide arménien, après que le Pape avait promis d'accueillir les catholiques en Italie. Elle n'avait pas choisi son mari. Mes grands-parents maternels avaient été séduits par ce jeune homme connu dans le quartier arménien de Kadiköy où ils habitaient comme très travailleur et bon menuisier : ils y virent un gage de bonheur matrimonial, et lui donnèrent leur fille ; elle fut mariée contre son gré un jour de 1945, deux ans avant ma naissance. Délivrée de toute tâche ménagère par ma grand'mère, ma mère n'avait qu'une obligation : se consacrer entièrement au bien-être de son mari, et qu'un interdit : ne jamais regarder un autre homme.

J'ignore si elle a jamais aimé mon père ; il était jaloux et, comme il buvait beaucoup, il lui arrivait d'être violent et je crois qu'elle avait peur de lui. Elle attribuait le handicap de Valéry à la brutalité de sa conception, une nuit où mon père était rentré particulièrement saoul et où elle avait eu particulièrement peur.

Mon grand-père maternel s'appelait Kirkor Terdek ; je l'aimais beaucoup. C'était un cordonnier réputé pour son travail soigné. Je me souviens qu'il me faisait boire un peu de raki quand j'avais mal aux dents. Il me glissait aussi dans la bouche des bastermas, fines tranches épicées de bœuf séché, quand je passais par chez lui ; je me demande maintenant si c'était pour m'accoutumer aux charcuteries arméniennes, comme il le prétendait, ou pour acheter ma complicité et mon silence, après que je l'avais surpris à faire la fête avec des voisines grecques, tandis que ma grand'mère s'affairait chez nous à l'étage au-dessus.

L'école arménienne Aramyan

A huit ans, j'entrai à l'école Aramyan Uncuyan ; c'était une école privée arménienne, mixte comme de règle en Turquie à l'époque. Son directeur portait le même patronyme que le héros arménien, le général Antranik Pacha qui vécut entre 1866 et 1927. Je ne sais si l'école existe encore, car le gouvernement turc menaçait de fermer les établissements arméniens qui ne pouvaient justifier d'un nombre minimum d'élèves inscrits. A mon époque, tous les cours étaient dispensés en arménien, excepté les cours de langues étrangères ; comme tous les miens, j'avais choisi le français. Quelques années plus tard, une loi imposa à la fois la langue et un vice-directeur turcs .

Je me souviens de cette période comme du temps béni de l'enfance. J'allais à l'école escorté de ma mère ou de ma grand'mère – on ne laissait pas les enfants seuls dans les rues. En chemin, nous passions devant une charcuterie grecque qui avait pour spécialité un sandwich composé de bœuf, de mouton et d'un supplément de jambon, denrée très rare en pays musulman. C'était un délice ! Et son nom extravagant, sandwich Oklahoma, n'était pas le moindre de ses charmes !

Comme tous les enfants à travers le monde, nous allions les uns chez les autres fêter nos anniversaires. Un jour je me retrouvai seul à celui d'Aret Mevlat, tous les camarades ayant boudé son invitation, je ne sais plus pourquoi, peut-être à cause de son caractère difficile. Depuis mon plus jeune âge, je suis fidèle en amitié : il n'en restait qu'un, et j'étais celui-là. Je suis resté en contact avec Aret jusqu'à aujourd'hui, nous nous écrivons même plus souvent maintenant grâce à l'internet ; il vit toujours en Turquie où il est entraîneur d'une équipe de basket.

Aramyan était plus qu'une école, c'était le cœur de la communauté arménienne du quartier. Elle abritait une association d'entraide et de solidarité dont mon père était l'un des dirigeants ; ces derniers organisaient de nombreuses activités

sportives et culturelles avec, à chaque fin de mois, un grand bal où les familles se retrouvaient.

Le soir, à la lueur des projecteurs, nous jouions au football, avec mes copains Aret, Dikran, Pierre, Ara, Herman, et Simon Irlan, rejeton d'une grande lignée de bijoutiers, qui exerce toujours au Grand Bazar d'Istanbul ; puis, épuisés, transpirants, ravis, nous allions nous jeter dans les bras salés et rafraîchissants de la mer, à cinq minutes d' Aramyan. La mer faisait partie de notre quotidien, au même titre que l'école ou la maison.

Nous habitions tout près : les matins de congés, je courais à la plage au lever du soleil. Ma tante m'avait appris à nager selon l'usage local, en me poussant du haut du ponton en bois qui longeait la mer, avec pour seule recommandation :

- Débrouille-toi !

Je fis comme les autres, je me débrouillai, de plus vieux me dirent comment faire, me lancèrent une bouée qu'ils avaient attachée à un fil, je devais essayer de l'attraper en nageant. Je fus bientôt aussi à l'aise dans l'eau que sur terre ; tout était prétexte à plonger, la chaleur, le jeu - il n'était pas rare que l'on se pousse à l'eau tout habillé - et la compétition entre copains. On jetait des piécettes à plusieurs mètres de profondeur et l'on descendait les chercher. J'aimais aussi pêcher depuis le quai ; je revois les salons de thé et les restaurants où nos parents s'asseyaient, et mon goût pour les fruits de mer ou le poisson ne s'est jamais démenti.

Jusqu'à mon départ pour le service militaire, j'ai fréquenté assidument l'association des anciens élèves d'Aramyan : garçons et filles s'y retrouvaient deux ou trois fois par semaine pour organiser des surprises-parties le samedi soir, partir en excursion, aller se baigner. A l'adolescence, je découvris un nouvel attrait aux bains de mer : l'opportunité de contempler de jeunes nymphes en maillot de bain, de tout près sur les plages mixtes que nous fréquentions, de loin sur celles réservées aux femmes. Une de nos sorties préférées du week-end consistait, entre garçons, à ramer jusqu'à Kalamis : après toute une journée

de plage, de bains, de rires, nous nous régaliions le soir d'un festin de poissons grillés au Todorï, un restaurant grec qui servait le vin rouge au tonneau. Bizarrement, alors qu'une heure nous avait suffi à l'aller pour traverser le détroit à la rame, au retour, immanquablement, il nous en fallait trois ; à moitié gris et pressés d'aller rejoindre nos petites amies dans les discothèques, nous invectivions de bonne foi les courants marins contraires à nos désirs. A terre, la jeune nuit qui s'offrait à nous ne promettait que plaisirs. L'aube était encore loin.

L'école française Saint-Joseph

Mon père, qui n'avait pas eu la chance de faire des études, faute d'argent, tenait beaucoup à ce qu'après Aramyán je poursuive ma scolarité à Saint-Joseph, un établissement catholique français prestigieux et payant où, en principe, on entrait sur concours. J'échouai au concours, mais je fus admis tout de même, grâce à l'intervention de ma grand-mère. Le curé de la paroisse où elle m'emmenait parfois lui fit comprendre qu'il pourrait me pistonner si, pendant quelque temps, j'acceptais de devenir enfant de chœur, ce que je fis. Peu après le Père tint sa promesse et, fort de sa recommandation, j'intégrai l'école convoitée par mes parents.

Je me souviens des frères de Saint-Joseph ; ils cultivaient la vigne, ils étaient gais, le visage souvent rouge, peut-être à cause du vin que j'ai appris à aimer avec eux. Ce fut mon premier contact avec des Français ; je perfectionnai ma connaissance de la langue. Je parlais arménien à la maison, à l'école et à l'église, et turc dans la rue, où ma langue maternelle était mal vue. Avec l'apprentissage du français, une première condition nécessaire à